

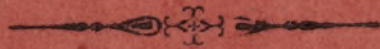
---

TIRAGE SPÉCIAL

---

# ENTRETIENS

POLITIQUES & LITTÉRAIRES



## SOMMAIRE :

1. M. Francis-Vielé-Griffin : *Élucidations.*
2. M. E. Dujardin : *Une Préface.*
3. M. Francis-Vielé-Griffin : *Antonia.*
4. M. Théodore Randal : *Cconte pour le 1<sup>er</sup> Mai.*
5. M. Paul Adam : *Fleur d'antichambre.*
6. M. Henri de Régnier : *Commentaire sur l'argent.*
7. M. Bernard Lazare : *Le Justicier.*
8. M. Anquetin : *Une protestation.*
9. Notes et Notules. (Les Interview, Livres, Musique, Théâtre, etc.)

PARIS

12, PASSAGE NOLLET, 12

—  
Mai 1891

# ENTRETIENS

POLITIQUES ET LITTÉRAIRES

Paraissant chaque mois.

*Abonnement* : UN AN . . . . . 5 francs.

(Tirage restreint sur Hollande 20 francs)

Pour abonnements, dépôts, etc., s'adresser directement à M. Bernard Lazare, 12, Passage Nollet. — Pour la vente au numéro s'adresser à la Librairie Charles (dépositaire général), 8, rue Monsieur-le-Prince.

*En vente au numéro chez :*

LIBRAIRIE DE L'ART INDEPENDANT	:	11, Chaussée d'Antin.
MARPON et FLAMMARION	:	10, Boulevard des Italiens.
id. id.	:	4, Rue Auber.
id. id.	:	3, Boulevard St-Martin.
id. id.	:	2, Rue Marengo.
id. id.	:	Galerie de l'Odéon.
LIBRAIRIE NOUVELLE	:	15, Boulevard des Italiens.
id. id.	:	3, rue de la Boétie.
SÉVIN	:	8, Boulevard des Italiens.
TRUCHY	:	26, Boulevard des Italiens.
DENTU	:	Avenue de l'Opéra.
SAUVAITRE	:	72, Boulevard Haussmann.
TARIDE	:	16-18, Boulevard St-Denis.
JAMATI	:	7, Boulevard St-Martin.
VILDIER	:	8, Boulevard Denain.
WEIL	:	9, Rue du Havre.
TAILLEFER	:	67, Boulevard Malesherbes.
MEA	:	1, rue du Havre.
CHAUMONT	:	48, Rue de Rivoli.
LECAMPION	:	2, Passage du Saumon.
BARANGER	:	132, Rue Lafayette.
TRESSE et STOCK	:	9-11-13, Gal. du T.-Français.
LIBRAIRIE DU MERVEILLEUX	:	29, Rue de Trévise.
A. LEMERRE	:	Passage Choiseul.
E. PAUL	:	100, Faubourg Saint-Honoré.
CRETTE	:	Passage Verc-Dodat.
MARTIN	:	93, Faubourg Saint-Honoré.
BRASSEUR AINÉ	:	45, Chaussée d'Antin.
BRASSEUR JEUNE	:	Galleries de l'Odéon.
LÉON VANIER	:	19, Quai Saint-Michel.
GAGNÉ ET BOULINIER	:	19, Boulevard Saint-Michel.

---

à BORDEAUX	:	à la Librairie Illustrée de la Gironde.
à NIMES	:	chez A. Catelan, rue Thoumayne.
à BRUXELLES	:	chez Lacomblez, rue des Paroissiens.
à LIÈGE	:	chez Vaillant-Carmanne, 8, r. St-Adalbert.

# ÉLUCIDATIONS

---

« Si les symbolistes ne voient pas toujours clair dans leurs propres idées, ni surtout ne connaissent les moyens de les réaliser, il appartient à la critique, après l'avoir constaté, d'essayer de les y aider », dit M. Brunetière. Plus généralement : le rôle de la critique est, non d'enrichir le Dictionnaire de la langue verte d'expressions ordurières et injurieuses, mais de collaborer à l'Œuvre d'Art en éclaircissant pour le Poète ses propres idées ; et c'est une fort noble conception, certes, d'un rôle qu'assument, de nos jours, trop de ratés de la poésie et du roman pour que quelque discrédit n'en ait pas rejailli sur le rôle lui-même. Presque solitaire en son temps, M. Brunetière n'accorde que peu de place en ses dissertations aux insinuations oiseusement désobligeantes ; il nous sera donc agréable de rectifier, par des juxtapositions de textes, certaines erreurs et de jouer, par intermède, un peu, ce rôle d'éclaircisseur d'idées dont s'honore, à juste titre, le critique des DEUX MONDES.

\*  
\* \*

Entre M. Brunetière (à son grand étonnement, peut-être) et nos humbles mais irréfragables « Entretiens », il y a souvent accord parfait :

## 1<sup>o</sup> Sur l'éternité du symbolisme :

*Ce que nous pouvons reprocher à nos symbolistes, c'est si peu de s'être emparés de ce nom de Symbolistes, qu'au contraire ce serait plutôt de croire qu'ils en sont les premiers inventeurs. Et il est vrai que leur ignorance est grande. Précisément, parce que le symbolisme est de l'essence de la poésie, comme ils le pensent et comme je viens d'essayer de faire voir pourquoi, il faut bien que le symbolisme soit aussi ancien que la poésie même et contemporain, si je puis ainsi dire, de ses premiers balbutiements...*

(Revue des Deux Mondes, 1<sup>er</sup> avril 1891.)

Or nous lisons :

*... Et croyant avoir trouvé le mot de la fin, ne nous a-t-on pas crié : Le Symbolisme? ça existe de toute éternité. — Car il ne savait pas, celui qui s'enorgueillit de cette riposte, affirmer, par sa raillerie même, que les symbolistes réinstalleraient le haut temple des primes dédicaces d'où l'imbécillité parnassienne s'était égarée vers un culte fétichiste de la forme...*

(Entretiens polit. et litt., 1<sup>er</sup> déc. 1890.)

2<sup>o</sup> Sur certaines questions de forme :

*... Maintenant, pour atteindre leur but, ont-ils besoin, comme ils le disent, de réformer la métrique et la langue? Je pense qu'il leur est permis au moins de l'essayer... Je leur ferai seulement observer que cette question elle-même en forme deux, dont je ne vois pas qu'ils se soucient assez. La première est de savoir si le vers de douze pieds, l'alexandrin français et l'hexamètre grec, ne serait pas peut-être, comme l'a soutenu M. Becq de Fouquières dans son *Traité de versification française*, la limite extrême de la durée d'expiration normale de la voix humaine, auquel cas des vers de quatorze et de seize pieds ne seront donc jamais des vers.*

(Revue des Deux Mondes, 1<sup>er</sup> avril 1891.)

Or nous lisons :

*Je doute qu'un vers aussi long (il s'agit des vers de vingt ou trente pieds) ne puisse se décomposer et alors il n'y a pas lieu, à mon sens, à cette disposition typographique; puis, la sonorité du duodécasyllabe est telle que je croirais bon, quant à moi, ramener par un travail de synthèse les syllabes surnuméraires et condenser le vers au cas improbable d'indivisibilité.*

(Entretiens polit. et litt., 1<sup>er</sup> mars 1890.)

Mais voici un premier malentendu :

*... l'autre question, qui n'est pas moins importante, n'est pas non plus moins obscure, étant de savoir, pour parler ici le jargon de nos jeunes gens, si le polymorphisme par l'intermédiaire du métamorphisme ne tendrait pas à l'amorphisme. Je veux dire par là qu'en poésie comme ailleurs la forme sera toujours une partie considérable et constitutive de l'art. Or elle n'existe évidemment comme forme qu'autant qu'elle est non point du tout pensée ou conçue, mais effectivement sentie comme forme. On pourra donc bien l'assouplir; on pourra la libérer de ce qu'elle a de trop matériel, encore, pour la délicate oreille de quelques raffinés; on pourra la spiritualiser: pourra-t-on la faire évanouir? c'est ce qui ne paraît ni souhaitable, ni d'ailleurs, probable; et c'est pourquoi les tentatives que nos symbolistes ont faites en ce sens, je*

voudrais qu'ils eussent pris la peine de les justifier ou de les autoriser par d'autres raisons moins personnelles que celles qu'ils nous en ont données.

(Revue des Deux Mondes, 1<sup>er</sup> avril 1891.)

Nous reproduisons, en justification, ces lignes « personnelles » il est vrai, que nous avons « pris la peine » d'écrire :

La strophe (à parler sans dogmatisme et en admettant d'avance toutes les objections) n'est autre que la période : une idée formulée avec ses compléments de qualités, de temps, de lieu, etc., dans la mesure qu'indique le tact intuitif qui est précisément le don poétique.

La strophe se compose de vers, alinéas perpétuels ;

Le vers s'adresse à l'intellect d'une part, à l'oreille de l'autre ; considérons-le donc successivement selon ses deux objectifs :

1<sup>o</sup> Il existe instinctivement une répulsion pour l'enjambement ; une époque l'a si bien éprouvée que le cuistre Boileau (M. Brunetière pardonnera cette expression) l'a pu formuler avec l'approbation et selon les œuvres de ses grands contemporains ; or, le romantisme, dans sa dislocation passionnée du vieux moule classique, a brutalement pratiqué l'enjambement ; et la joie iconoclastique fut telle qu'on oublia pour ce leurre de liberté qui est la négation même du vers, cette autre réforme accomplie de nos jours et qui mobilise la césure jusque-là hypocritement respectée par les plus farouches. Mais prenons un exemple, si vous voulez, de période en prose.

— En prose.

— Oui, ma démonstration y gagnera en clarté. (Et mon interlocuteur scandait par des arrêts cette période de Fléchier, je crois.)

Mais rien n'était si formidable,  
Que de voir toute l'Allemagne,  
Ce grand et vaste corps,  
Composé de tant de peuples  
Et de nations différentes,  
Déployer tous ses étendards,  
Et marcher vers nos frontières,  
Pour nous accabler par la force,  
Après nous avoir effrayés par la multitude.

— Je perçois, concluai-je : à chaque complément de l'idée vous allez à la ligne.

— Parfaitement ; voilà une première raison pour cet étagement, mystérieux pour beaucoup, de petites lignes inégales, maintenant un exemple de vers :

O toi,  
Haine, amour, double joie,  
Que rêves-tu,  
Assise ainsi vêtue

*De pâle soie,  
Pour que mon cœur s'émeuve  
En l'ombre qui l'entoure  
De terreur folle et neuve  
A notre amour.*

Ces vers (dont nous n'avons pas à discuter la valeur intrinsèque, puisque je les improvise pour éclaircir d'un exemple la technique que vous voulez bien examiner avec moi) sont, typographiquement, comme vous voyez, l'analyse logique de la période qui en fait une strophe divisée en deux demi-strophes bien apparentes par le sens complet que constituent déjà les cinq premiers vers et que souligne le changement de rimes.

2° Ceci nous amène à considérer le vers selon son autre objectif : l'oreille. Ici la théorie n'a pas à intervenir : « poète est maître chez lui. » Quelques remarques seulement.

Le rôle de la rime est, à mon sens, autrement essentiel que pour les parnassiens et la basse séquelle de leurs plagiaires (que le moindre poète est en droit de mépriser, je suis en cela de votre avis). La rime est l'instrument de précision du tact : voyez Verlaine, voyez souvent Hugo, voyez les morceaux réussis des moindres poètes dignes de ce nom.

L'allitération, à l'analyse, apparaît aussi double : celle de voyelles et celle de consonnes : la dernière plus perceptible à l'oreille inhabile et, partant, la moins délicate : par exemple, dans Bossuet, cette allitération en P :

« ... Parmi lesquels à Peine Peut-on les Placer, tant la mort est PromPte à remPlir les Places. »

L'allitération a toujours existé chez les bons poètes :

*MignOnne allOns vOir si la rOse*

*est allitéré sur les différentes valeurs de l'O...*

(Entretiens polit. et litt., 1<sup>er</sup> mars 1890.)

Cela peut ne pas satisfaire M. Brunetière, mais nous aurons, tout au moins, fait notre possible.

Il y a un second malentendu au sujet de prétendues réformes lexicologiques :

Ils veulent aussi réformer la langue... mais pour exprimer ce qu'ils sentent sourdre confusément en eux de sensations nouvelles — les symbolistes n'ont affaire ni d'enrichir le dictionnaire ni de bouleverser la syntaxe et le moyen en est tout indiqué beaucoup plus simple, plus conforme au génie intérieur des langues, plus analogue surtout à la péfnition du symbolisme et du symbole : c'est de réintégrer les mots

*dans la pleine et entière propriété de leur sens étymologique; c'est de les allier entre eux d'une manière si subtile que l'on retrouve toujours dans l'acception qu'on leur donne avec leur sens originel un souvenir affaibli de tous les états qu'ils ont traversés dans l'histoire; c'est de confier enfin, si je puis ainsi dire, à la comparaison et à la métaphore, le soin de mettre en lumière ce que les choses les plus différentes ont souvent entre elles d'analogies cachées.*

(Revue des Deux Mondes, 1<sup>er</sup> avril 1891.)

N'est-ce pas là l'expression fort parfaite et la formule presque définitive des idées, ci-dessous reproduites, d'après un interview du 25 mars 1891 :

*Je crois que la langue telle qu'elle est est bonne. Pour ma part, je m'attache à n'employer dans mes vers que des mots qui sont dans le petit Larousse. Seulement j'ai le souci de les restaurer dans leur signification vraie; et je crois qu'il est possible, avec de l'art, d'en retirer des effets suffisants de couleur, d'harmonie, d'émotion.*

Quand, ailleurs, M. Brunetière reproche aux « symbolistes » leur vanité et leur égoïsme, nous devons reconnaître que certains interviews récents lui donne beau jeu; toutefois, qu'il le remarque, peu des « symbolistes » auxquels, nominativement, il s'en prend dans son article ont subi le questionnaire des « interviewers » du boulevard; puis, nous en appelons à la justice de chacun : pouvait-on accepter le ridicule de certains contacts ? et M. X... n'avait-il pas, non seulement le droit, mais un peu le devoir « de souhaiter qu'on ne confondît pas son esthétique avec celle de M. Z. ? »

Une phrase nous étonne, aussi, dans l'article de M. Brunetière :

*Comment serait-on à la fois symboliste et baudelairien ?*

L'épithète « baudelairien » peut être un péjoratif, sans doute, et c'est ainsi qu'on en flétrit M. Rollinat (le seul « poète » officiellement reconnu, jusqu'ici, par le *Figaro*).

Mais, si c'est être « baudelairien » que d'admirer ces admirables vers, qui sont dans toutes les mémoires :

*La Nature est un temple où de vivants piliers  
Laissent parfois sortir de confuses paroles;  
L'homme y passe à travers des forêts de symboles  
Qui l'observent avec des regards familiers.*

*Comme de longs échos qui de loin se confondent  
Dans une ténébreuse et profonde unité,  
Vaste comme la nuit et comme la clarté  
Les parfums, les couleurs et les sons se répondent.*

... et si M. Brunetière nous le reprochait, nous n'aurions qu'à juxtaposer à ces *Correspondances* les lignes suivantes de son article :

*... L'inconnaissable nous étreint : in eo vivimus, movemur et sumus ; si nous réussissons, parfois, à en saisir quelque chose, il est également certain que ce n'est pas en observant la nature ; mais nous y ajoutons, de notre fond à nous, les principes d'interprétation qu'elle ne contient pas. Et comment le pourrions-nous s'il n'y avait, certainement aussi, quelque convenance, ou quelque correspondance, entre la nature et l'homme, des harmonies cachées, comme on disait jadis, un rapport secret du sensible et de l'intelligible ?*

(Revue des Deux Mondes, 1<sup>er</sup> av. 1891.)

Pour finir cet « entretien », M. Brunetière, nous permettra de nous trouver, une fois de plus, d'accord avec l'expression de ses sentiments :

*Ce qu'en tous cas je tiens à dire, conclut-il, c'est que s'ils ne nous la donnent point (l'œuvre), ils n'en auraient pas moins essayé de rendre la poésie contemporaine à ses vraies destinées ; et ce service, dès à présent, leur doit être compté lorsque l'on parle d'eux.*

(Revue des Deux Mondes, 1<sup>er</sup> av. 1891.)

*N'aurait-elle fait, cette génération, que retrouver la bonne route et, lasse de l'effort, n'eût-elle pu que la montrer aux survenants, de quelle dignité ne sera-t-elle pas investie dans l'avenir !*

(Entretiens polit. et litt., 1<sup>er</sup> déc. 1890.)

Il nous reste à exprimer à M. Brunetière notre haute estime et notre reconnaissance pour un de ceux qui soutinrent en toute imparilité l'assaut des bestialités du zolisme et dont le jugement, confirmé en appel, apparaît, après des années, dans toute sa rectitude et sa justesse.

FRANCIS VIELÉ-GRIFFIN.

---



# UNE PRÉFACE

---

*En tête du volume de vers : la Comédie des Amours qu'il publie aujourd'hui, M. Édouard Dujardin a placé quelques mots d'explication touchant la forme de ses vers, et indiquant en même temps, d'une façon succincte, ses idées sur l'essence de la poésie. Voici cette préface :*

... L'auteur se défend de rien avoir voulu bouleverser. Une grande répugnance pour l'impassibilité marmoréenne des poètes du Parnasse, une haine croissante de ce que les littérateurs appellent le décor, l'avaient conduit à la recherche d'une poésie purement sentimentale; c'est semblablement que son dégoût de la perfection factice où les derniers poètes parnassiens ont amené le vers, lui a fait rêver, à lui et à quelques autres jeunes gens, une forme prime-sautière, libre de règles comme de canons, toute d'instinct et qui fût la simple expression des émotions qu'ils auraient à conter... Et, un beau soir, il a essayé d'une sorte de vers libre — qu'il soumet au seul juge ès arts reconnu, le public.

L'auteur a débuté, il y a quelques années, en publiant plusieurs livres de prose pleins de recherches lexicologiques et grammaticales, et fort compliqués; à son dernier poème en prose il mêlait encore des vers dont l'obscurité pèse lourd à sa conscience... Aujourd'hui, la trentaine arrivant, il estime qu'une toute petite émotion, le moindre cri de passion humaine, pour peu que cela sorte en une expression précise et claire, c'est de l'art, — à meilleur titre que les échafaudages merveilleux où d'ailleurs qui que ce soit de seulement intelligent peut paraître exceller. Mallarmé, c'est le génie exceptionnel affiné jusqu'aux plus inaccessibles délicatesses, que nous vénérons d'une respectueuse admiration; mais l'éternelle poésie humaine, n'est-ce pas Laforgue, Verlaine, Musset?

---

## ANTONIA

*Tragédie moderne.*

La « tragédie » que M. Dujardin a donnée — et jouée — au Théâtre d'Application, le 20 avril, suscite à son auteur, parmi la critique et le public, des reproches contradictoires : ceux-ci se plaignent du « mystère de la donnée » ; ceux-là se récrient contre sa « trop enfantine simplicité » ; la « complexité de la forme » a rebuté les uns ; les autres réclament le « style noble » et crient à la prose. Chercher d'abord le sens de ces expressions pour réfuter ensuite, ou approuver les idées qu'elles peuvent vêtir, nous mènerait loin ; nous en concluons seulement que le public, si bien intentionné — et si bien apparenté — qu'il puisse être, ne sait pas ce qu'il veut, et qu'il est partant assez difficile de deviner l'inconsciente prophétie de ses préférences.

Hors M. Besson, je ne sache pas qu'un critique ait formulé le sujet si simple et si *humain* de cette tragédie.

« *Voici que le Destin pour cette fois institue et vous montre  
La mystérieuse, la divine, la terrible rencontre, »*

dit le *vieillard* ; c'est en effet la rencontre de deux chercheurs d'absolu. En vain le chœur des aînés, braves prôneurs du *medio virtus* et de l'*aurea mediocritas* les avertit du danger ; le premier acte mène les deux amants, pour ainsi dire, au seuil du drame (par un bien délicieux duo), car le passage de Paris n'est qu'une anticipation rythmique sur le second acte qui est toute la tragédie : les deux amants se sont donné le baiser idéal et, aussitôt, la fatalité les accable ; voici la réalisation des prophéties du premier acte. L'auteur s'interrompt, ici, pour donner le pourquoi de la chose : ceci arrive parce qu'il y a le péché originel ; la femme, nécessairement trompe, et, nécessairement, l'homme souffre — le symbole choisi, par M. Dujardin, pour y inscrire ce dogme passionnel, c'est Eve et le Calvaire. — Et, vraiment, s'il est permis d'avoir de l'amour une conception moins pessimiste, il n'est pas loisible, sans aveu d'ineptie (aveu qui ne semble

pas coûter à nos chroniqueurs), de contester l'intense lyrisme de ce second acte, où l'amant, puis l'amante, évoquent, dans l'exaltation de l'amour, toutes les générations, toutes les amours, revivant en ce fatal baiser qui, dès que les lèvres l'ont donné et reçu, pousse la femme à la trahison et l'homme au chemin de croix :

*« La désespérance  
Et le coup de lance. »*

Le drame est clos — et peut-être est-ce pour cela que le public, jaloux de ses prérogatives critiques, a écouté sans bonne volonté le troisième acte, de la Mort et de la Crucifixion de l'Amant? Où l'agonisant, en un monologue (dont M. Dujardin n'a pas fait ressortir toutes les beautés), exhale son âme jusqu'au cri : « Antonia! » — sommet passionnel du drame — « ce nom évoqué, dit l'auteur, par l'omnipotente rime » et qu'annonçait déjà la strophe :

*« Toi que mon âme magnifia  
Et pour l'éternité glorifia... »*

Le douloureux appel d'amour de l'inconsciemment inconstante amoureuse. Et le nouveau baiser où soudain s'est dressé, sous le leurre, le spectre des impossibilités. « Le coup de lance » — la mort de l'amant — « tout est consommé! » — Ainsi se termine l'épilogue.

Si l'auteur, par des répétitions de rimes insistantes, a souvent agacé l'oreille la plus bienveillamment tendue, et même produit des effets de comique inévitables et cent fois regrettables; il a su accentuer, aussi bien, par cette formule prosodique de merveilleux crescendo (le seul exemple de la strophe qui s'achève par le cri : « Antonia! » justifie cette remarque). Nous avons entendu, d'autre part, des poètes se plaindre du trop de simplicité (« puérilité », disaient-ils) de certaines expressions; peut-être n'avaient-ils pas tort, parfois, mais craignons que, par des chemins trop tentateurs, notre jeune « école » ne revienne au « style noble » et à « l'euphuisme ». Certes, la légère réaction de M. Dujardin n'est pas inutile.

Enfin, nous devons à M. Dujardin et à son admirable interprète M<sup>lle</sup> Mellot — qui s'est montrée merveilleuse et parfaite tragédienne, de l'avis unanime — outre la lecture, toujours distrayante, mais rarement permise, du *Courrier théâtral* de nos quotidiens (1), l'assurance :

1° Que le public ne réclame pas nécessairement un vaudeville, et qu'il peut s'intéresser à un drame de pure sentimentalité;

2° Qu'il s'émeut de toute émotion humaine qu'intensifie l'expression lyrique; de ceci nous eûmes maintes preuves à la représentation du 20 avril; et si certaines crises sentimentales de la pièce n'ont pas trouvé écho dans le public, la faute en fut plus souvent à l'écrivain (je ne dis au poète) qu'au public.

« Quelques cris de passion humaine », n'est-ce pas la formule de tout art lyrique ou dramatique? Et l'on doit savoir gré à M. Dujardin d'avoir, une fois de plus, dressé cette formule imposante de simplicité contre la chinoiserie obscène du vaudeville, contre les folles bestialités du naturalisme, contre l'impassabilité du parnassisme décoratif (et décoré!), contre — pour tout dire en le mot de Verlaine — la « Littérature ».

(1) *L'Écho de Paris*, « journal littéraire »; s'est abstenu de rendre compte d'*Antonia*.

F. V.-G.

---

# CONTE POUR LE PREMIER MAI

---

A M. Maurice Block, membre de l'Institut, auteur  
du roman des Suites d'une Grève.

CHER MAÎTRE,

Permettez-moi de déposer à vos pieds la dédicace respectueuse du récit qui va suivre. S'il est un genre littéraire qui vous doive de la reconnaissance, c'est assurément celui du roman économique. Il était tombé presque en désuétude, depuis un certain docteur Ralph, philosophe prussien, plus connu toutefois sous le pseudonyme de Voltaire. Depuis les romans de ce savant homme, personne ne s'est plus risqué à en écrire de pareils. Zola a trop d'imagination pour avoir sérieusement fait œuvre d'économiste dans *l'Argent* et dans *Germinal*. Edmond About, bien qu'il donnât un instant des espérances, n'a malheureusement jamais dépassé l'ABC du travailleur. L'Allemagne, avec les livres du docteur Ralph, gardait sur nous un humiliant avantage. Vous venez, cher maître, de le lui dérober brillamment, dans ce roman des *Suites d'une Grève*, qui est d'une facture si solide et d'une conception si légère. Ce livre acquitte enfin la lettre de change que le philosophe de Potsdam avait tirée sur nous dans *l'Homme aux Quarante Écus*.

Quant à moi, cher maître, je vous suis doublement redevable. D'abord, parce que je vous emprunte la forme d'art que vous avez renouvelée avec tant de bonheur. Ensuite, pour le sujet même que je traite; car vous m'avez suggéré d'écrire à mon tour le récit des Suites d'une Grève.

Veillez agréer, etc.

---

Le 1<sup>er</sup> mai 189... éclata l'événement redouté depuis si longtemps de toute la bourgeoisie pansue et cossue des Deux

Mondes : la suspension générale et internationale du travail dans tous les corps d'état industriels. Et aussitôt, à Paris, la Chambre des députés se déclara en permanence : tant il est vrai que la politique peut chômer quand le travail marche, et qu'elle n'a jamais de plus dure besogne que lorsque le travail est arrêté !

De fait, il y avait dans la grève, dont en ce jour-là le Palais-Bourbon allait délibérer, de quoi être inquiet. Elle présentait le caractère d'une fatalité qu'on aurait déchaînée librement. Elle était à la fois inévitable et voulue. Elle résultait de l'alliance formidable des faits naturels et du consentement humain. On subissait une contrainte qu'on s'était forgée à soi-même. A cette heure, même si les grévistes avaient songé à revenir sur leur résolution, ils ne l'auraient pas pu. Ils étaient entraînés et poussés par une nécessité qu'ils avaient préméditée ; et ils étaient invincibles, justement parce que personne n'eût été de taille à leur faire subir une contrainte plus grande que celle qu'ils s'étaient eux-mêmes imposée.

En effet, une grève générale des mineurs-houilleurs avait précédé la grève des autres corporations. Depuis trois mois pas un homme de sape, dans aucun bassin anglais, français, allemand, belge ou américain, n'était descendu dans les puits. C'est pourquoi maintenant, comme ils l'avaient prévu, toutes les soutes étaient vides, et les docks venaient de livrer la dernière tonne de leurs approvisionnements. Maintenant, les machines manquaient partout de leur noir pain quotidien ; et les automates géants reposaient pour la première fois leurs membres lourds. Plus un fil de soie ou de lin ne sortait des broches immobiles ; plus une betterave ne se broyait pour devenir du sucre ; plus une hélice ne faisait tournoyer la moindre vague à la quille des navires. Et dans les rotondes des gares de chemin de fer des locomotives stationnaient, poudreuses, couvertes de suie, et celles qui avaient les premières cessé leur service, déjà couvertes de rouille, comme des troupeaux de grands animaux de trait lépreux et fourbus. Il y avait dans le silence subit des marteaux-pilons et des turbines, dans cet arrêt unanime des machines-outils et dans la puissante inertie des bielles et des arbres de couche comme une seconde grève qui s'ajoute à la grève ouvrière, une sorte de coalition de toutes les mauvaises volontés de la matière inanimée,

comme si elle eût été prise enfin de pitié pour l'esclave salarié chargé de la conduire et qu'elle tyrannisait; une entente secrète entre la machine désireuse de changer de maîtres et l'ouvrier, las d'en avoir eu si longtemps.

Quand même on aurait voulu travailler, on n'aurait donc pas trouvé de travail : et, faute de charbon pour les machines, les ouvriers allaient, eux, manquer de pain. Cependant ils s'étaient fait à eux-mêmes cette situation irrémédiable. Ils avaient encouragé de leurs subsides la grève des mineurs. Et de même que les mineurs, depuis trois mois, jeûnaient avec cette grave obstination que l'on admire chez le peuple dans les sièges et dans toutes les grandes épreuves, et qui lui vient de son accoutumance à souffrir, de même, à leur tour, héroïquement, les autres corps de métier entrèrent dans la famine.

Ils avaient la conscience de souffrir — dirai-je par leur propre faute ou par leur propre mérite? — mais de souffrir seuls. Ils n'entraînaient qu'eux-mêmes dans leur misère. L'industrie en chambre, les artisans ne participaient au chômage. Les paysans, après avoir pris à peine le temps de s'étonner que la haute lueur qui, d'habitude, surmontait les cheminées d'usine eût soudain disparu à l'horizon, un soir, s'étaient penchés de nouveau sur leur sillon et n'avaient plus relevé la tête. Dans les villes, les bouchers et les boulangers vendaient à l'étalage. On pouvait vivre si l'on avait de l'argent. Mais les ouvriers qui n'avaient pas d'argent étaient convaincus que tout le monde aurait du pain très blanc à bref délai, et pour toute sa vie. Et ils jeûnaient joyeusement pour cette raison.

Cependant cette journée du 1<sup>er</sup> mai avait été riante et paisible dans la capitale. On voyait seulement de temps en temps des gens en blouse circuler par petites troupes, les mains dans les poches, mais silencieux et résolus, semblait-il, à quelque chose qu'ils étaient seuls à savoir. Au coin des rues et devant les cadres d'affichage, des bourgeois se bousculaient pour lire les dernières nouvelles que la municipalité venait d'y placarder. Deux grands placards surtout, vers le soir, jetèrent le trouble dans les esprits. L'un disait que la Compagnie du gaz, à bout de provisions, n'éclairerait pas les rues ce soir-là; et l'autre, que les différentes compagnies électriciennes, faute de combustible pour alimenter

les générateurs électriques, suspendaient leur service à dater du même jour. Pour le coup, l'impression fut sinistre. Car le Parisien, qui est au grand jour capable de venir assister à une émeute, par curiosité pure, fuit, comme un coupe-gorge, les rues non éclairées la nuit, quand même elles seraient aussi tranquilles que la chambre à coucher d'une jeune fille. On n'avait rien vu de pareil depuis l'Année Terrible. Et ce qui complétait encore cette apparence de ville assiégée, c'étaient ces fantassins qui maintenant, vers le soir, sortaient des casernes et formaient les faisceaux dans les carrefours pour y bivouaquer; c'étaient ces détachements de cavaliers plus nombreux qui parcouraient les rues, la carabine haut; et ce campement de plusieurs bataillons sur la place de la Concorde.

La Chambre des députés, sur ces entrefaites, s'était réunie pour la séance de nuit. Il régnait dans la salle cette sorte d'électricité parlementaire qui généralement prédit les ministères foudroyés. Aussi bien, dès que le président fut à son siège, le combat s'engagea. Les honneurs de la première passe d'armes furent pour un tout jeune député juif, élégant, autoritaire, riche, et qui était à la fois l'espoir du parti sémitique français, la coqueluche des femmes, et déjà l'oracle de beaucoup d'hommes faits. Il parla avec une hauteur correcte et avec une passion qu'il puisait à la fois dans sa haine de bourgeois, un peu inquiet sur le sort d'un fort bel hôtel qu'il avait sur la lisière du parc Monceau; et dans son ambition de politicien prochainement ministrable, dont toutes les espérances allaient être déçues si le mouvement populaire aboutissait (1). Il plaida, comme c'était sa coutume, pour la répression brutale; il fut féroce académiquement; il démontra que la férocité était le droit, et que c'était sortir de

(1) Nous supplions le lecteur de ne pas croire que nous avons voulu désigner ici un personnage réel, M. Joseph Reinach, par exemple. Le romancier économiste, comme tous les vrais poètes, procède par idéalisation. Il observe les faits, mais (et M. Maurice Block ne nous contredirait certes pas ici) c'est pour les modifier; il élève au rang de types les personnages imparfaits que lui offre la réalité. Et nous serions au désespoir, si M. Joseph Reinach nous soupçonnait d'avoir voulu, en cas de troubles dans la rue, signaler aux déprédations populaires l'immeuble situé avenue Van-Dyck, n° 6. De même, dans ce qui va suivre, nous n'avons entendu parler ni de M. Constans, ni de M. Léon Say, ni de M. de Freycinet, ni de M. Clémenceau, qui ne sont pas des personnages assez esthétiques pour que l'art puisse s'en servir.



la légalité que de n'être pas féroce, il incrimina donc vivement la faiblesse du ministère :

« Et qu'on ne vienne pas nous dire, continuait-il, que le gouvernement était désarmé en face des menées factieuses. La loi votée le 14 mars 1872 contre l'Internationale vous donnait le moyen d'étouffer en germe toute reviviscence du mouvement communaliste de 1871. Cette loi stipule, article 1<sup>er</sup>, que toute association internationale, qui, sous quelque dénomination que ce soit, et notamment sous celle d'association internationale des travailleurs, aura pour but de provoquer à la suspension du travail, à l'abolition du droit de propriété, de la famille, de la patrie, de la religion, constituera par le seul fait de son existence et de ses ramifications sur le territoire français, un attentat contre la paix publique. Elle fixe des pénalités allant jusqu'à 5 ans de prison, jusqu'à 2 000 francs d'amende, et jusqu'à 10 ans d'interdiction des droits civiques, pour les contrevenants à cette loi. Cette loi ne vous autorisait à tolérer ni les Congrès collectivistes internationaux de l'année 1889; ni le Congrès international des mineurs de 1891; ni l'impression des journaux qui sont l'organe des fédérations internationales de plusieurs corps de métier. Les doctrines internationalistes n'ont droit ni à la liberté de la presse, ni à celle de réunion, ni à celle d'association. Je demande à la Chambre qu'elle somme le ministère d'appliquer les lois, les justes lois que le pays, couvert encore des ruines de la guerre civile et de la guerre étrangère, s'était données comme gages de son relèvement; ou, sinon, d'avouer sa complicité tacite avec l'insurrection menaçante que sa coupable faiblesse a encouragée. »

Ayant ainsi parlé, le défenseur de la légalité descendit de la tribune; et les applaudissements qu'il recueillit lui firent penser qu'il serait tout de même ministre le lendemain. Le portefeuille de l'intérieur était toujours encore en ce temps-là aux mains de ce spécialiste éminent en matière de sauvetage national, dont pendant plusieurs années le tempérament avait tenu lieu à la France de constitution. Il saisit la balle au bond, et s'exprima avec une douce ironie : « Je ne sais, Messieurs, si je dois interpréter les applaudissements que je viens d'entendre comme une critique qui m'est adressée ou comme un blanc-seing que vous me délivrez

pour les mesures d'ordre que je vais encore avoir à prendre. Mais s'il est un reproche, dont j'aie le droit d'éprouver un étonnement douloureux, c'est celui d'avoir manqué d'énergie. Peut-être n'aurais-je pas eu, en cette journée décisive, la tristesse de me l'entendre faire, si vous aviez mis un soin moins jaloux dans le passé à m'accuser de viser à la dictature. Quant à la proposition qui vient d'être faite à la Chambre, elle part d'un bon sentiment, je n'en veux pas disconvenir; mais l'application, comme il arrive souvent aux articles les plus explicites du Code, en souffre quelques difficultés. Nous avons affaire à cinq millions de grévistes, sans compter les femmes. Il me serait facile de montrer que nos cours d'assises siègeraient plusieurs années pour leur faire leur procès, et que nos prisons seraient trop petites pour leur donner place. D'ailleurs, avant de les enfermer, il faut d'abord les tenir; et ce qu'il y a de malaisé, c'est, pour cela, de s'en emparer vivants. Messieurs, tant que je serai à cette place, je répondrai de l'ordre; mais c'est à la condition que je puisse raviver de temps en temps dans la population parisienne le sentiment salutaire que Montmartre n'est qu'à une portée de canon du Mont-Valérien. » Et le sauveteur public descendit de la tribune, convaincu qu'il était plus que jamais l'homme indispensable.

Ce fut alors le tour du financier émérite, du libéral doctrinaire et académicien, qui depuis plus de vingt ans vivait de l'admiration qu'il avait arrachée à nos vainqueurs pour la précision magnifique avec laquelle il leur avait payé l'indemnité de guerre. Il se fit un grand silence : car on lui savait une grande autorité, une langue un peu pâteuse et une grande ingéniosité de vues pratiques. Il commença par l'éloge de la liberté. Il la compara à la lance d'Achille, qui seule guérit les maux qu'elle a faits. Mais il déplora les événements actuels, dont la gravité consistait justement en ce que la notion même de liberté semblait obscurcie, et dans la rupture immorale, de la part des travailleurs, du libre contrat qu'ils avaient consenti avec les patrons. Il dit que ses sentiments républicains n'étaient pas suspects, mais qu'en fait de libertés, la République avait peut-être encore beaucoup à apprendre de Louis-Philippe.

« Le gouvernement de ce roi vraiment libéral, lorsqu'éclatait une grève, mettait ses régiments de ligne à la disposition

des fabricants qui manquaient de bras. Il se rendait compte qu'il n'y a de liberté véritable du travail que si le travail peut se passer de tout ce qui l'entrave, et notamment des ouvriers qui le tyrannisent. Pourquoi la République ne s'inspirerait-elle pas de cet exemple? Que demain quatre de nos régiments du génie aillent exploiter nos mines du Nord; que le cinquième fasse le service des voies ferrées. Que l'inscription maritime fournisse à la marine de commerce des équipages militaires; et que les chefs de l'armée soient autorisés à laisser travailler dans les usines le nombre d'hommes que les fabricants vous demanderont. Des stocks de charbon considérables existent encore dans les arsenaux maritimes et dans les approvisionnements de la mobilisation. Qu'on les entame aujourd'hui, quitte à les reformer dans la suite. Et dès demain on verra reprendre, sur tout le territoire, le travail asservi un jour, mais définitivement émancipé. » Il rejoignit sa place, et sur son passage ne put suffire aux poignées de main qu'il avait à distribuer. On saluait déjà en lui le président du conseil futur, et le liquidateur prévu de la grève générale. Mais il avait compté sans le ministre de la guerre, un vieux petit ingénieur, dévoré d'ambition sénile, convaincu d'ailleurs, par une monomanie familière aux civils que le hasard amène par exception à se mêler des choses militaires, qu'il était destiné à ramener la victoire sous les drapeaux français, et bien résolu en tout cas à rester l'arbitre de la situation en gardant l'armée en main. Le ministre se dressa de toute la hauteur de sa taille exiguë et cria de sa voix aigrette : « Messieurs, nous sommes d'accord, mon collègue de la marine et moi, pour nous opposer énergiquement à ce qu'on désorganise les cadres de l'armée, au moment même où elle doit être plus que jamais vigilante. Et vous ne toucherez pas à la réserve précieuse de la mobilisation, au moment où la puissante ligue des nations voisines se prépare peut-être à consacrer les siennes à de tout autres emplois qu'aux usages pacifiques de l'industrie. Messieurs, chacun de ces morceaux de charbon devant lesquels nous montons la garde, contient une parcelle de la puissance et de l'indépendance de la patrie. »

C'est de ce moment que le jacobin aux moustaches grises, aux cheveux en brosse, le gringalet tombeur de ministères, profita pour entrer en scène; et en quelques phrases

vibrantes il tira la décourageante conclusion de tout ce débat : « Messieurs, si quelque chose vous prédestinait à la défaite dans la bataille, sans doute décisive, que la bourgeoisie livre au peuple aujourd'hui, ce sont les contradictions où vous ne cessez de vous débattre. Le grand tribun, qui dort aujourd'hui à Nice, sous les violettes et à qui, à défaut de talent politique, je ne contesterai pas une certaine générosité de cœur, vous avait donné de son vivant ce précepte, qu'il fallait déchirer les derniers haillons de la guerre civile de 1871. Et vous, qui êtes ses successeurs immédiats et qui vous dites les héritiers de sa doctrine, vous arborez, en guise de drapeau, de tous ces haillons, le plus sordide, la loi contre l'Internationale. Nous voyons un ministre interpréter sa mission conservatrice comme un plein pouvoir donné pour l'égorgeage. Nous voyons des hommes qui se croient patriotes, ne pas hésiter à désorganiser les ressources de la défense nationale; et les chefs responsables de cette défense ne pas s'apercevoir que la coalition universelle des peuples a remplacé la triple alliance des rois. Vous venez d'interroger successivement toutes les idoles, vénérées des peuples. Vous avez invoqué la Loi, l'Ordre, la Liberté, la Patrie; et vous ne leur avez fait prononcer que des oracles sanglants. Prenez garde que le peuple ne se demande à la fin si ce sont les dieux ou seulement les prêtres des dieux qui lui sont hostiles... » Ainsi vaticinait, avec un lyrisme inaccoutumé, le virtuose blasé des disputes parlementaires. Et déjà il se reprochait d'avoir mis si peu de scepticisme et tant d'esprit prophétique dans son habituelle besogne de démolition, quand un incident étrange vint lui ôter la parole. Soit qu'on eût coupé les fils électriques, soit que le dynamo générateur eût cessé de fonctionner, le plafond lumineux qui éclairait la salle des séances, subitement s'éteignit.

Et du même coup une clameur immense, accompagnée d'un roulement de tonnerre, quelque chose comme le pas de charge et le cri de bataille répété de plusieurs régiments, fit trembler tout l'édifice. Puis, d'une seule poussée, toutes les portes des tribunes se défoncèrent; et dans la salle obscure, sur les têtes effarées des députés se déversa une lueur rouge, une lueur de torches brandies par une multitude vociférante. C'était l'assaut donné au Palais-Bourbon.

Par un mystérieux mot d'ordre, en effet, les groupes d'ouvriers qui, toute la journée, avaient circulé au hasard et dans une apparente confusion, s'étaient rejoints comme d'eux-mêmes, le soir venu, et formés en masses compactes. Et de toutes les ruelles des quartiers populaires, de toutes les cités ouvrières, arrivaient maintenant les affluents sans cesse grossissants de cette inondation humaine. Cela sortait de partout; cela était impossible à contenir, comme l'eau dans un crible; cela semblait suinter des murs, et surgir des bouches des égouts; cela filtrait à travers les plus étroites issues; cela brisait, d'une tranquille et irrésistible poussée, les cordons de troupe les plus résistants; cela franchissait les murailles et escaladait les grilles. Une vague discipline reconnaissable à la disposition régulière des torches et des oripeaux rouges qui émergeaient au-dessus des têtes, dominait cela. Toute cette marée débordait maintenant sur la place de la Concorde, sur l'Esplanade, sur les quais et dans les rues qui rayonnent du Palais-Bourbon; elle déferlait au pied des murs, et en un clin d'œil eût envahi le palais jusque dans les combles.

Les troupes de ligne qui stationnaient aux abords, cernées les premières et inaccoutumées à combattre dans la nuit noire, étaient restées l'arme au pied. D'ailleurs, elles répugnaient à la besogne qu'on leur faisait faire. Aucun officier n'avait osé commander le feu, par crainte d'être désobéi. Aussi la foule s'était-elle approchée sans effroi; et maintenant sur les balcons des tribunes, elle s'agitait. Elle répandait sur ses députés la lumière de ses torches et les flots de ses injures véridiques. De temps en temps, elle éclatait en un cri formidable et qu'elle recommençait avec délire quand elle venait de le finir. C'était : « Vive la République sociale ! » Les députés ne comprirent rien à cette clameur, sinon qu'il fallait s'en aller.

Et, un à un, tête basse, ils sortirent de l'enceinte où ils venaient de siéger pour la dernière fois. Ce fut un curieux défilé de physionomies effarées; un triste et grotesque cortège comme celui d'une troupe qui capitule sans les honneurs de la guerre. Ils défilèrent entre une double haie de torches tenues haut par des bras musculeux, et de drapeaux rouges où flamboyaient, en bizarres inscriptions, les noms de toutes les corporations de métiers. Et quelque chose encore décampait avec eux, qui avait vécu dans ces murailles

pendant cent ans : un fantôme ventru, hideux, ignoble et louche, qui venait de se prophétiser sa mort à lui-même et qui s'appelait la Bourgeoisie.

Puis, quand le dernier député eût quitté l'hémicycle, les drapeaux rouges s'engouffrèrent dans l'enceinte. Les délégués des travailleurs décrétèrent la remise de tous les ateliers aux mains de la hiérarchie électorale qu'ils s'étaient donnée. De nouveau, la même clameur enthousiaste s'éleva, et parcourant cette fois un chemin inverse, gagna les couloirs, les rues et la foule compacte amassée devant le Palais-Bourbon. Et ce fut, dans cette nuit du 1<sup>er</sup> mai 189..., que le prolétariat inaugura les assises du travail émancipé par le dépouillement des cahiers du quatrième état, réuni pour la première fois en ses Etats-Généraux.

THÉODORE RANDAL.

---

# FLEUR D'ANTICHAMBRE

---

Le polypier littéraire qui tuméfie le cœur de Paris, présente de singulières efflorescences.

Chose incroyable à dire, nombre de pustules humaines y prospèrent qui, ne s'estimant pas assez gangrénées par l'infâme prostitution de vendre son intelligence sur le trottoir des librairies, coopèrent à plusieurs pour bureaucratiser cette honte, la monopoliser, en faire une institution à estampille octroyée par le bureau de police académique.

Depuis le temps que des âmes telles s'efforcent à y réussir, le ministère de l'Ignominie des Arts s'est presque totalement constitué.

On ne nierait point sans injustice son existence et son succès.

Il comprend trois services correspondant aux trois manifestations intellectuelles reconnues par l'Etat : la Musique, la Plastique et la Littérature.

Citer les noms des principaux fonctionnaires aura l'attrait toujours neuf des nomenclatures exhibées à certaines dates par les journaux qui consacrent des colonnes aux mouvements judiciaires ou préfectoraux.

M. Ambroise Thomas est secrétaire d'Etat, directeur à la Musique. Les chefs de division ont à leur tête M. Gounod, et les expéditionnaires comptent dans leurs rangs MM. Raoul Pugno et Paravey. A la Plastique, tout marche sous la signature de M. Bouguereau ; M. Dalou et M. Dubufe (malgré des scissions d'apparence) mènent le chœur des commis principaux ; et M. Rochegrosse initie au truc du chapeau d'absence les surnuméraires de l'endroit.

Pour le service de la Littérature, depuis que MM. Pailleron, Sardou, Dumas et Renan prirent, dans la dramaturgie, une retraite nécessitée par l'âge et la lassitude, la direction est passée, sinon nominale, du moins effectivement, aux mains de M. Bourget. Avec lui se pousse toute sa table de

brasserie, dont MM. Barrès et Margueritte demeurent les plus illustres soucoupes.

Mais jamais personnalité n'excita mieux que M. Haraucourt la compassion de l'observateur par le sublime de sa bassesse et l'admirable de son abnégation bureaucratique. Ce scribe, qui commence à entamer la gloire du poète mobile Jean Rameau, débuta dans la tourbe parasitaire voici bientôt quelque dix ans. Soudain on aperçut sa figure de prognathe derrière tous les vieux paravents de Chers Maîtres qui pontifient de l'Odéon à l'Institut. Il forçait les portes en mettant au titre de ses minables vers les noms en dédicace des amphitryons où l'on dîne et où l'on bêche. Pendu à toutes les sonnettes, il attendait léchant les taches de ses gants fanés, la miséricorde du valet et la complaisance de la chambrière. Ah ! ils furent amers en ces temps premiers, les propos des concierges au solliciteur !

Si obséquieusement il demandait une toute petite place au contentieux de l'Admiration publique ! Tant il se remua pourtant qu'on s'accoutumait à l'apercevoir. Son lamentable papier à la main, avec en haut le nom de l'hôte choisi, il se faufilait entre les meubles et tout à coup, si quelque impair venait à geler la conversation, il clamait :

LE LIT.

A Alphonse Daudet.

*Sanctuaire divin de l'extase et des rêves,  
Tombeau de nos regrets, gouffre de nos remords,  
Je t'aime, ô lit profond, où les heures sont brèves...*

Ou bien encore :

RÉSIPISCENCE !

A Madame A. Godebska.

*Mon rêve, ô rêve, tu pleures ?  
C'est eux tous qui t'ont chassé.  
Je me souviens du passé...*

Force était bien à la personne nommée de le prier chez elle.



Aux enterrements, il était, la mine confite et l'étreinte poignante, le goupillon désastreux. Aux premières, on le rencontrait dans les couloirs, introduit par la protection des ouvreuses; et il se ruait vers les bonnets de la critique, la redingote en effusion, la voix tour à tour admiratrice ou dénigrante selon l'opinion de l'interlocuteur. Après cette période initiale, il adressa ses dédicaces aux cabotines. Chez une des plus célèbres, il conquiert sa place entre le plumeau du larbin et le singe familier. Il remontait les lampes, détroussait d'un pied agile le pli du tapis, et rendait maint service de page.

Les reporters qui l'y virent, prirent coutume de le nommer dans l'inventaire de la décoration. Les Chers Maîtres, obsédés de ses humbles prières, ne pouvaient répondre à un interviewer sans le désigner comme l'un des assidus de chez soi.

Il eut enfin sa place, son rond de cuir et ses manches de lustrine.

On le rencontre muni d'un portefeuille d'avocat, et psalmodiant ses hémistiches en pleine rue, comme si l'inspiration de la Muse le préservait seule des éclaboussures et des fiacres.

Jadis, ayant entrepris une tournée chez les fournisseurs de gloire, il obtint que ces favoris du succès écoutassent une lecture intime de son roman.

Soir de triomphe. Il lut son élucubration, que tous ces hommes flattés de dédicaces ne pouvaient sans insolence juger impartialement. Et lui, d'aller de gazette en gazette, portant l'écho favorable.

A voir un homme si plat, la critique s'attendrit. Elle loua l'écrit pour la lecture de quoi s'étaient dérangées de si importantes personnes. Inhabile à connaître les choses d'art, bien lui fallut-il s'en rapporter aux opinions apparentes des écrivains qu'elle consacra jadis par le même procédé superficiel...

Maintenant, grâce à l'âge, aux influences, aux enterrements, aux dîners et aux dédicaces, M. Haraucourt approche de la situation. Il lui manquait une honte scandaleuse. Il l'eut naguère.

Ce larbin de lettres osa parler de Dieu, du Christ, et songer à le mettre en scène. Par bonheur, quelques âmes

sifflèrent, et bien qu'il larmoyât devant la révolte du public indigné, il dut jouer son petit blasphème à huis clos devant les Maîtres et les amphitryons à dédicaces.

Comme il insulta le Christ, on lui donnera la Croix.

M. Haraucourt passera d'ici peu chef de bureau au ministère de l'Ignominie des Arts. La souplesse de son échine et la nullité de son talent le désignaient depuis longtemps pour cette place. Les organes officieux vantent fort son nouveau volume propice aux entreprises des banquiers juifs dont, en un vers désormais officiel, il chanta l'habileté à transmuter en billon les deniers des actionnaires :

*L'or et l'argent, ces dieux d'airain...*

Cette habile flatterie aux commanditaires de MM. Rouvier et Bourget vaudra sans nul doute à M. Haraucourt l'étoile dite des braves.

Et, de fait, jamais emblématique de prognathe ne montra plus de bravoure à tirer la sonnette et à affronter la prudence des concierges.

PAUL ADAM.

---

# COMMENTAIRE SUR L'ARGENT

---

L'Argent ne mérite ni panégyrique ni malédictions sophistiques. Il est en sa force d'idole qui a ses latristes et ses iconoclastes, et on ne songerait à s'en occuper si M. Emile Zola, dans un roman où il l'étudie (avec une certaine fatigue et non sans quelques marques que sa puissante et brutale cervelle commence à déchoir en son labeur plus tenace maintenant que fructueux) n'avait associé, en une expression malheureuse, deux mots qui n'ont que faire ensemble et qu'il importe de disjoindre : dans une des indifférentes mille lignes, où il explique les opérations financières du sieur Saccard, il dit, de cet industriel du crédit, qu'il maniait l'argent en poète, qu'il était une sorte « de poète de l'argent ».

Je ne vois vraiment pas en quoi organiser des maisons de banque, créer des lignes de chemins de fer et des escales de paquebots, faire la hausse et la baisse, présider des conseils d'administration, spéculer en un mot, et succomber, à quelque coup de bourse, constitue quoi que ce soit qui ait rapport avec un quelconque travail poétique.

Je sais bien que l'Académie française, « l'Assemblée des Quarante Barons », comme on disait au temps des Précieuses, selon le jargon des ruelles — compte, parmi ses membres, un personnage connu sous le nom de Grand Français qui a présidé à la fondation de sociétés à résultats variables et dont l'élection est si peu justifiée autrement qu'on est porté à croire que l'Illustre Compagnie a de la poésie une idée analogue à celle de M. Zola et que c'est à ce titre qu'elle a choisi le susdit Entrepreneur pour figurer en son sein.

S'il en est ainsi, il ne faut pas désespérer que le conseil d'administration littéraire du pont des Arts ne s'adjoigne bientôt, pour représenter avec lui la Poésie, quelques autres notabilités financières, plus heureuses en leurs opérations, au moins, et qui, par les titres authentiques dont les

cours étrangères parent ces spéculateurs ambitieux, pourvu qu'ils y mettent le prix et les complaisances, reconstitueront, enfin, cette « Assemblée des Quarante Barons » dont parlent les Métrobate, les Lénodaride, les Félixane, les Grimaltide et les Florellinde qui égayent le sieur de Somaize, secrétaire de la Connestable Colonna.

La Poésie et l'Argent n'ont rien à faire ensemble.

En effet, l'ordre d'opérations intellectuelles, si on peut les appeler ainsi, par lesquelles l'argent s'acquiert, se décuple et s'évanouit, est tout autre que celui qui préside à l'écriture d'un seul vers, fût-il parnassien, diraient M. Vielé-Griffin ou Bernard Lazare, fût-il décadent, diraient des Fouquier ou des X...

Et Flaubert n'a-t-il pas écrit dans le troisième volume de sa correspondance : « Il est plus facile de devenir millionnaire et d'habiter des palais vénitiens pleins de chefs-d'œuvre que d'écrire une seule bonne phrase et d'être content de soi. »

Ce n'est point que l'acquisition de l'argent ne demande certaines qualités de l'esprit variées, mais toujours secondaires. Il y faut de l'ingéniosité, de l'activité, de l'ordre, encore de l'audace et toujours ! et de l'imagination juste pour savoir disposer une affiche, rédiger un prospectus. Tout y est combinaison et rien de plus.

Faire fortune ne met en jeu aucune des qualités supérieures ou géniales qui isolent et sacrent à jamais celui qui les possède : tout y est de la médiocrité, rien qui y outre-passe les petites aptitudes qui mènent si loin dans la politique. Les vertus d'intrigue suffisent et un certain fourmille-ment de l'intelligence à ras de terre, qui court, s'évertue, amasse et ne crée rien.

L'argent ne se crée pas, il s'extirpe. Les minimales ingéniosités qui suffisent à le soutirer sont même causes de l'universel désir qu'on a de lui, et l'argent correspond exactement en tant que résultats et modes d'acquit aux aptitudes et aux buts communs à trop. Si sa recherche est d'ordre médiocre, la dépense qu'on en fait l'est aussi. Elle est réglée traditionnellement et s'adapte à procurer un nombre de satisfactions limitées et toujours identiques. Il se disperse sous trois formes. Il est faste, primauté, volupté. Il satisfait pauvrement l'orgueil, il facilite l'ambition et aide la luxure. Il

pourrait d'ailleurs servir à l'aumône ou au bienfait. La parcimonie et la perfidie en gâtent alors l'usage. Il ne donne en somme que ce dont on peut se passer.

Quand je dis l'Argent, je dis tout ce qui dépasse les besoins les plus larges, car il n'existe qu'à l'état de superflu.

Mais pourquoi alors laisser aux médiocres l'apanage exclusif de l'argent? Pourquoi les plus hauts esprits ne prouveraient-ils pas leur supériorité absolue en le possédant aussi par surcroît? Telle est l'objection des riches à telle pauvreté orgueilleuse et qui ne veulent voir dans le mépris hautain de l'argent que le dépit de ne l'avoir pu atteindre.

La réponse est qu'il est des êtres qui ne peuvent point condescendre. Nul parmi les modernes ne sembla plus songer à faire fortune que Villiers de l'Isle-Adam. Il eut à travers sa vie la vision de l'Or. L'or rayonne dans Axël. L'œuvre semble reposer sur des assises de pierreries fondamentales. Le drame aboutit à une inouïe tentation scintillante, vite repoussée du pied et par la Mort à jamais enfouie dans la sépulcrale et éternelle solitude imaginaire de la crypte du manoir d'Auërsperg. Villiers inventa mille moyens d'acquérir la richesse. Il se sentait comme né frustré d'un luxe antérieur et le songe de le reconquérir passa en lui; mais je ne voudrais d'autres preuves de l'admirable constitution de son génie que les moyens qu'il se proposait, tant c'était chimérique et délicieux depuis l'espoir d'être roi de Grèce jusqu'au projet de retrouver cet éléphant colossal, transparent en un seul saphir, et caché en je ne sais quelle ruine de temple indien sur l'existence de qui le divin spéculateur désintéressé avait des données précises...

Il est pourtant une autre forme de l'argent, celle-là héréditaire, involontaire et toute de hasard... C'est d'être né avec lui, de l'avoir ancestralement, malgré soi, d'une abondance et d'une sécurité infinies. Il semblerait qu'une possession pareille affranchît de ses conditions néfastes et le neutralisât. Le Roi est le type de cette manière d'être riche. Or, depuis Salomon, les Rois n'ont point coopéré à l'Art et je ne connais pas de chefs-d'œuvre signés Bourbon ou Hohenzollern.

HENRI DE RÉGNIER.

---

# LE JUSTICIER

---

S'il est une chose qui toujours me parut manifeste, c'est que la voie suivie par nous dans l'existence n'est pas d'une rigoureuse rectitude. La fable antique du bel Héraklès placé à un carrefour dont chaque route est décisive, est véridique pour tout homme. Chacun de nous rencontre, à une heure incertaine, mais de venue sûre, la troublante bifurcation, et de longues méditations me permettent d'affirmer, qu'à ce moment fatidique, le hasard est notre seul et bienveillant conseiller. Il prend certes pour se manifester les formes les plus variées, les aspects les plus graves et les plus futiles, et des philosophes notoires l'ont pu voir dans le nez de Cléopâtre et dans les poux funestes à Sylla. Je ne sais quelle vérité il faut attribuer à ces hautes spéculations ; mais ce que je puis dire, c'est que le hasard seul a fait de moi, honnête bachelier, fils et petit-fils de clergyman, un affreux scélérat, — je me sers des expressions familières à ces Messieurs de la justice, quand ils me font l'honneur de s'occuper de moi.

Il me plaît aujourd'hui, à l'ombre d'une salutaire prison, d'où je ne sortirai, méconnu, que pour l'ascension à un probable gibet, il me plaît de me remémorer les événements qui influèrent définitivement sur ma vie.

Comment, après un jour de vagabondage dans les rues de Londres, trouvai-je dans mon portefeuille la si curieuse invitation qui bouleversa par la suite mes idées et ma métaphysique ? Je ne le sais vraiment. Jamais le hasard ne se manifesta d'une façon aussi déconcertante, et l'inutilité de toute recherche postérieure me persuada d'autant plus, qu'une volonté divine était intervenue en ma faveur.

Je vois encore, après vingt ans, le bristol nacré sur lequel l'invitation était écrite, et celle-ci, je la peux reconstituer textuellement :

*Institut Rationnel des Jeunes Pick-Pocketts.*

A. SHADWEL solicitor, fondateur.

*Archibald Shadwell, solicitor, vous prie de lui faire l'honneur d'as-*

*sister ce soir, à neuf heures, à la conférence d'ouverture qu'il donnera à l'Institut Rationnel des Jeunes Pick-Pocketts.*

Titchfield Street, 52.

*(Tenue de ville.)*

Un instant je crus à une ingénieuse réclame, imaginée par un négociant subtil, mais le revers de la carte était vierge, et mon esprit, familier depuis longtemps avec l'absurde, ne tarda pas à admettre la sincérité de l'invitation, et la vérification en étant facile, je me rendis le soir au lieu fixé.

La maison indiquée, que des persiennes closes revêtaient de silence, était d'aspect décent et respectable même; je heurtai et au son réservé du marteau battant l'huis, un valet à la livrée terne vint ouvrir et, sur présentation du carton, m'introduisit. Je le suivis à travers de longs couloirs, jusqu'à une salle dont la porte portait en exergue cette inscription :

*Et l'Éternel me dit : Appelle le Maher-Sçalal-hasçbaz (c'est-à-dire qu'on hâte le pillage).*

ISAÏE, VIII, 3.

La salle était disposée en hémicycle, et lorsque j'entrai, les gradins étaient déjà occupés par une foule nombreuse, à laquelle je me mêlai. Aux premiers rangs étaient assis des jeunes gens portant un uniforme de couleur grise. Je préjugeai qu'ils devaient être les élèves de l'honorable Archibald Shadwel, et leur tenue discrète fit sur moi une excellente impression. Il ne m'aurait été nullement désagréable de sentir la main d'un de ces disciples se complaire dans mes poches.

Sur l'estrade qui limitait l'amphithéâtre, une table et un fauteuil vide encore. L'horloge ayant sonné neuf heures, Archibald Shadwel, correctement vêtu d'un smoking, qui disait le caractère familier de la réunion, entra. Il gravit les marches de l'estrade et, s'étant assis, il parla :

« Gentlemen,

« Laissez-moi tout d'abord vous remercier de l'appui moral que, par votre bienveillante présence, vous apportez à l'œuvre à laquelle j'ai voué ma vie. Excusez aussi la brièveté

que je mets à exprimer ma gratitude : de plus importantes questions sollicitent mon temps.

« Il n'est aucun de vous, gentlemen, dont l'esprit ne se soit arrêté, au moins en une minute de désœuvrement, sur l'état social que nous ont valu l'application de principes immémoriaux et de lois séculaires. Pour peu que vous soyez doués de cette faculté pernicieuse que les psychologues dénomment sensibilité, vous fûtes à même, certes, de constater combien est inégale, en ce monde, la répartition des biens et des maux. Pardonnez la banalité de cet exorde, mais ne sont-ce pas les plus limpides vérités, qui le plus souvent s'obscurcissent ? Et le rappel d'apophtegmes, qui devraient être d'irréfragables axiomes, ne s'impose-t-il pas, de par l'oubli dont volontairement on les veut entourer ? Le manifeste intérêt qui pousse quelques favorisés à obscurcir des évidences aussi notoires, nous confère le devoir de les proclamer, malgré les académies rétives et les savants officiels.

« De savoir, gentlemen, si la très lamentable misère qui accable le grand nombre de nos frères — blancs, qu'assassine la faim, et noirs, que déciment les fusillades civilisatrices — provient de fâcheuses conditions économiques, ici n'est pas le lieu, non plus que de chercher à prévoir ces calamités et à les empêcher. D'autres sauront vous dire, avec autorité et compétence, les inconvénients de l'or et l'absurdité dangereuse des valeurs fiduciaires, je ne vous parlerai, moi, de l'or, que comme d'un monstre existant et contre lequel il faut lutter.

« Mon but est un but de justice, et mon œuvre n'est pas l'œuvre d'un sociologue, mais plutôt celle d'un prophète, je le dis non sans complaisance. J'ai beaucoup réfléchi à cette concentration des richesses, partant des jouissances, entre les mains de quelques privilégiés, qui ne peuvent donner pour raison de leur privilège qu'une aptitude à des dols spéciaux, dont l'exercice est sans danger, à des spoliations soigneusement impunies par les pouvoirs publics qui, émanant de ces prédateurs, ne peuvent que les favoriser.

« Bien que nos parlements aient habitué nos concitoyens, et surtout les intéressés, à considérer la famine comme « un mal nécessaire », merveilleuse tactique qui, faisant intervenir une irrésistible fatalité, induit les pauvres à la résignation ;



malgré l'hypocrite pitié des familiers de l'or, qui offrent aux affamés quelques pennys propitiatoires, l'heure est venue de dire que nul mal n'est nécessaire, nul privilège respectable.

« Vous n'êtes pas, gentlemen, sans avoir lu, dans votre enfance, quelques-uns de ces merveilleux contes dont le héros parcourait le monde, châtiant les méchants, exaltant les bons. Ces lectures peuvent, temporairement, satisfaire le besoin de justice qui gît au fond de tout cœur sensible, et comme vous je les ai pratiquées. Je puis même dire que c'est dans ces épopées naïves que j'ai puisé ma conception de l'univers. L'expérience m'a appris que, depuis ces époques, les conditions d'existence avaient, au fond, bien peu changé pour nous, mais elle m'a montré aussi que le Redresseur de torts n'existait plus.

« Vous me permettez de mettre un instant en dehors de ce débat, la Divinité, dont l'action justicière me paraît peu perceptible à nos sens infirmes. Nous devons savoir gré à la prévoyance évangélique de nous avoir promis un plus normal équilibre dans la vie future ; mais si nous répétons avec plaisir : « Il est plus facile à un chameau de passer par le trou d'une aiguille qu'à un riche d'entrer dans le royaume des cieux, » cette compensation peut paraître lointaine aux esprits pratiques.

« Je crois que nous devons, sans faire fi de ces consolations, essayer de réaliser transitoirement la Justice. Point n'est nécessaire de vous dire que le rôle n'est plus possible de l'ancien chevalier errant, casqué et cuirassé, porteur d'une bonne lance, d'une épée claire et d'un infrangible écu. On ne pourrait, comme lui, vagabonder par les rues de mauvais renom, les carrefours sinistres, les chemins et les bois mal famés, pour rétorquer les abus, venger les opprimés, récompenser au besoin les justes méconnus. Notre siècle, fertile en policiers, n'autorise plus de semblables pèlerinages, et cependant le nombre des crimes — quoique moins saisissables, grâce aux sages précautions prises pour céler les criminels — s'est accru.

« Plus que jamais donc s'impose le Justicier, il fallait le trouver tel, qu'il se puisse accommoder à nos nécessités modernes. Ce fut pour moi l'objet de longues recherches, de patientes et profondes études, au bout desquelles apparut, lumineuse, cette solution : le Justicier actuel doit être le Voleur.

« Je sais, gentlemen, combien sont solides les ataviques préjugés que cette formule va soulever contre moi ; je sais aussi que la plupart de ceux qui se sont voués au Vol ne le considèrent pas d'une façon aussi hautaine. J'espère cependant, à la longue, et par l'irréfutable puissance de ma logique et par la force de mes raisonnements, triompher des préjugés enfantins et des idées fausses. C'est pour cela que j'ai fondé l'Institut rationnel des Jeunes Pick-Pocketts.

« Ceux qui viendront vers moi sauront qu'ils ne doivent pas embrasser cette carrière, au fond si peu rémunératrice, du Vol, dans l'espoir détestable de jouissances personnelles : c'est cet espoir irréfléchi qui amène des êtres normalement constitués à assassiner de vieilles femmes pour quelques shellings, bénéfice dérisoire et dont la seule énonciation provoque le rire du banquier que cet assassinat a peut-être sauvé. Ils apprendront ici qu'une mission plus divine qu'humaine leur est dévolue : on leur révélera quel est l'ennemi. Ils apprendront qu'ils sont les Vengeurs attendus, les seuls possibles, ceux que le Destin sacre pour châtier, et quand les Spoliateurs partageront les dépouilles, l'ombre d'une Main revendicatrice les effarera. Ils se croiseront contre l'or, que les financiers détiennent au détriment des tristes hères et des marmiteux, et dans les coffres ventrus, dans les caisses obèses, non dans les poches mi-vides, ils iront le récupérer, le rendre à la bienfaisante liberté. Des moyens ? Des conférences spéciales les en instruiront, et ils n'entreprendront la lutte que bien armés et bien préservés.

« Lotis d'une notion aussi haute, sachant que le gibet, à toute minute, les attend, n'ayant rien à espérer de l'hypothétique bienveillance des puissants de cette terre, ils feront bel usage des biens reconquis, et la méthodique terreur qu'ils feront régner parmi les riches, préparera la venue d'un temps meilleur.

« J'espère, gentlemen, que ces quelques paroles vous auront éclairés sur la portée de mon œuvre. Si vous êtes venus avec des préventions, et croyant trouver ici une école pratique où seraient approfondies les virtuosités du vol, une école dirigée par un industriel semblable à celui dont Dickens fit quelque part le portrait ; si vous avez cru cela, vous vous en irez détrompés. Peut-être partirez-vous d'ici, convaincus que nulle profession n'est blâmable, sauf celle qui s'exerce

pour une fin particulière, et qu'au contraire les plus décriées des fonctions peuvent être belles, quand elles sont accomplies en vue du Bien et de l'éternelle Justice.

« Laissez-moi encore, gentlemen, vous remercier de votre bienveillante et flatteuse attention, et faire appel à votre aide, car pour une tâche aussi lourde, peut-être, ne suffirai-je pas, à moi seul. »

Archibald Shadwel, fort ému, quitta son fauteuil, et lentement descendit les marches de l'estrade, salué par les acclamations des assistants.

Le lendemain, je sollicitais du fondateur de l'Institut rationnel des Jeunes Pick-Pocketts l'honneur d'être son secrétaire, et ma nature toute d'action, se lassant rapidement des théories, je ne tardais pas à passer à la pratique.

---

BERNARD LAZARE.

# UNE PROTESTATION

---

Le jury du Champ-de-Mars, formé de peintres que des nécessités commerciales seules ont séparés de leurs frères du Palais de l'Industrie, ce jury, aussi obturé que tous les jurys, vient de refuser M. Anquetin, un peintre dont la probité et la sincérité artistique ne sont plus à discuter. M. Anquetin nous adresse à cette occasion la protestation suivante :

CHER MONSIEUR,

Vous savez ce qui vient de se passer aux Salons des Champs-Elysées et du Champ-de-Mars. Par un excès de zèle artistique, le premier n'a pu trouver le nombre de tableaux qu'il s'était fixé primitivement. Le second, sur deux mille quatre cents envois, a cru n'en devoir accepter que deux cent soixante.

Voilà donc l'éternelle question du jury revenue plus palpitante que jamais. Au nom de quoi ces jurys osent-ils s'attribuer des droits souverains et prononcer d'arbitraires ostracismes? Quelle est la garantie de leur justice; où se trouve le critérium de leur intelligence? Si ces deux Salons ne forment qu'une association commerciale voulant fonder boutique et exclure toute concurrence dangereuse, qu'on le dise. Mais qu'on ne s'abrite pas sous des égides d'art, et qu'on ne se paye pas des titres nobles, fraternels et patriotiques, qui ne sont que d'odieuses supercheries.

Examinons donc cette question du jury.

La protection de l'Etat est une calamité pour l'Art.

Cette protection, en effet, a produit :

L'Ecole des Beaux-Arts;

L'Ecole de Rome;

Le Salon avec jury.

L'Ecole des Beaux-Arts abrite une pépinière de peintres quêtant humblement l'admission au Salon, et convoitant les médailles et les honneurs de leurs prédécesseurs afin de perpétuer ce rouage défectueux. Pauvres gens à la fois auteurs et esclaves du jury, confectionneurs de ces galons à l'aide desquels ceux qui les portent les obligent à se soumettre à leurs volontés.

Le jury a toujours été injuste et malfaisant.

Les jurés ont toujours été malhonnêtes.

Le jury injuste a enterré des génies, ou en a banni beaucoup, pour les applaudir plus tard, il est vrai, lorsqu'ils sont entrés au Louvre malgré lui. Il suffit de se rappeler ceux qu'il a longtemps maltraités : Delacroix, Courbet, Corot, Millet, et ceux qu'il maltraite encore (certains sont morts pourtant) : Daumier, Manet, Cézanne, Renoir, Degas, Monet, Pissarro, etc.

A côté de tant de mal, quel bien peut faire le jury ?

Le jury donne à ses membres le pouvoir de tenir sous sa tutelle la foule des peintres. Il les fait monter au professorat, soit privé, soit national, aux Instituts, à tous les honneurs. Aussi la puissance de ce jury est-elle grande. Il est le maître. Un maître dispense des places, des honneurs, de la fortune. Surgissent alors des fourmilières de gens enviant sa faveur, sacrifiant tout ce qu'il peut y avoir en eux de bon et de beau pour lui être agréable et mériter sa bienveillance.

L'Art alors est englouti.

Les jurés sont malhonnêtes.

Il n'appartient pas à un peintre d'interdire un peintre. Criminel est celui qui empêche son semblable de jouir des mêmes droits que lui.

L'Ecole de Rome fait suite à celle des Beaux-Arts. On y entretient à nos frais des artistes élus par une méthode si défectueuse qu'aucun des grands noms de l'art français n'en est sorti.

Donc inutile, sinon nuisible.

A la place de ces trois institutions contraires au but même pour lequel elles ont été créées, avec le secours de l'Etat, que peut-on mettre, sans le secours de l'Etat ? (Le budget a là une économie toute faite) :

Un Salon libre.

Des ateliers libres.

Un Salon libre,

Il est naturel que chacun montre ce qu'il fait.

C'est le droit du travailleur.

A cet effet une Société d'exposition est constituée.

Cette exposition est ouverte à tous, et coûte peu ou rien s'il est possible.

Le public voit, juge et achète, et la Société vit, et les malheureux de l'art ne pourront plus accuser leurs collègues, le hasard seul sera coupable et non pas nous.

Cette Société existe : la Société des Indépendants, basée sur la suppression du jury. Elle prospère, elle a cette année fait un grand pas. Si tous les artistes, amis de la justice et suffisamment édifiés par les refus ridicules et acharnés de cette année, viennent à elle, l'an prochain cette Société sera écrasante pour

les deux Sociétés dites nationales. Organisée sur des principes d'égalité et de liberté absolus, elle offre toutes les garanties. Non seulement tout artiste peut envoyer ce qu'il veut, mais encore on peut se réunir par groupes (groupes esthétiques, groupes d'amis, etc.). Chaque groupe s'arrange à sa guise, tout exposant a droit à la cimaise pour un nombre d'œuvres proportionnel au nombre d'œuvres exposées par lui.

Les querelles de jalousies, de récompenses, d'injustices confraternelles sont détruites par l'égalité des membres, et renaîtront alors les grandes luttes libres qui seules favorisent le développement de l'Art.

La Société des Indépendants fait de bonnes affaires; les entrées sont très nombreuses cette année. En s'accroissant, ses recettes s'accroîtront également. Alors avec une part des bénéfices on pourra louer ou acquérir un ou plusieurs ateliers où des modèles seront à la disposition des membres de la Société. Ces ateliers seront ouverts aux jeunes gens désireux de marcher leurs premiers pas librement.

Nous voici donc arrivés à l'exposition libre, à l'atelier libre sans professeur et gratuit.

On pourra, je crois fermement, juger plus tard du résultat.

Tel est, cher Monsieur, la protestation que je veux faire, et à laquelle, je l'espère, se rallieront tous ceux qui ont eu et auront à souffrir du jury, cette institution anachronique et malfaisante, où les questions d'art ont toujours été sacrifiées à des ambitions inavouables, et étranglées par les plus bas intérêts personnels.

Agréez, etc.

ANQUETIN.

---

## NOTES ET NOTULES

---

Nous nous serions, peut-être, plu à discuter, ici, les esthétiques de certains contemporains notoires telles que les présente, depuis quelques numéros, une feuille plus boulevardière, sans doute, que littéraire : l'*Echo de Paris*. Malheureusement les rectifications qui nous parviennent trop nombreuses ne nous permettent pas de voir dans ces *interviews* des documents définitifs; nous en sourirons donc, avec le public.

Une remarque, pourtant. Parmi tant de négations une affirmation est générale; il n'est pas un de ces personnages littéraires qui n'accorde du talent, à MM. Verlaine et Mallarmé. Comment se fait-il, vraiment, que nous ayons dû, il y a sept ans, aller chercher, — soit dans le familial silence de la rue de Rome, soit dans la retraite faubourienne de la Cour Saint-François — ces mêmes hommes Mallarmé et Verlaine, ignorés presque d'eux-mêmes? Leurs innombrables prôneurs d'aujourd'hui ne disposaient-ils pas, hier, des journaux? Si fait; mais, alors, qu'attendaient-ils? ou qu'est-ce qui leur prend, à présent? — Poser les dilemmes.

A conclure de ces exemples, le dernier naturo-parnassien, d'ici quelques années, s'estimera, vraisemblablement, heureux s'il trouve à se refaire littérairement par l'éloge, un peu tardif peut-être, de Jules Laforgue.

\*  
\* \*

Les livres :

Si *Nell Horn*, le *Bilatéral*, *Marc Fane*, indiquaient seulement un observateur consciencieux des vies humbles et méditantes éveillées doucement vers la contemplation religieuse de la Nature, la *Légende sceptique* et *Daniel Valgraive* placent J.-H. Rosny beaucoup plus haut. Il semble créer en

ces deux livres une littérature *absolument nouvelle*, dont le dogme serait un mysticisme scientifique en extase devant les miracles des Forces, les féeries astronomiques, et la Bonté de l'homme pénétré par l'Amour éternel des choses s'attirant pour l'étreinte féconde. Un style aux aptitudes mélodieuses à traduire les litanies parfaites du Dieu qu'il honore, l'Inconnaissable Harmonie dont quelques effets seuls parent notre représentation et l'enchantent.

Avec ces poèmes de Rosny, nous sortons enfin de la vulgaire série des études pornographiques et sentimentales qui forçaient l'art à fleurir dans la misère des alcôves bruyantes ou sur le cœur niais de poupées pleureuses et sensibles.

Une prose neuve nous est née, un esprit neuf l'anime. L'extraordinaire poésie des visions, le rythme en plain-chant de la phrase annoncent un art supérieur aux disputes des écoles et à la basse documentation des auteurs glorieux.

La *Légende sceptique* est une exposition du dogme.

Dans *Daniel Valgraive*, J.-H. Rosny a compris l'inanité du sujet en général et a voulu marquer qu'il ne sera rien pour l'œuvre future. En ce dernier volume, il se résume ainsi : un homme, sachant sa mort prochaine, détache sa jeune femme du galant futile qui la désolera, pour la confier à l'amour d'un ami éprouvé. Il cultive cette affection qui vaudra la félicité et la dignité de sa veuve, le bonheur de l'enfant. Mais cela devient terrible, parce que le mourant adore sa femme et qu'il souffre la torture de jalousie à voir communier ces deux âmes sous ses yeux, à sentir se nouer leurs passions réciproques, prêtes à s'assouvir dès sa mort.

Ce thème déjà vu, semble-t-il, n'apporterait en soi que bien peu de chose. L'admirable vient de l'exécution. Ce ne sont plus les êtres avec leurs portraits et leurs formes qui paraissent, mais plutôt les effluves de bonté et de perversité dégagées par eux, l'ambiance jusqu'ici insaisissable qui émane de leurs tempéraments, de leurs croyances, de leur moralité.

Le livre tout entier est une consolation et une douceur. Non seulement l'esthétique en ravit, mais aussi la moralité hautaine et parfaite.

P. A.

*Le Royaume du Silence* (Charpentier), par Georges Roden-



bach, — royaume dont M. Henry Fouquier pourrait, sans manquer de tact, accepter le trône.

*La Comédie des Amours* (Vanier), par Édouard Dujardin, — dont nous aurons à discuter la prosodie.

*Antonia* (même éditeur), dont il s'agit plus haut.

*Au Pays du Musfle* (Vanier), par Laurent Tailhade, auquel poète nous ne dissimulerons pas notre préférence pour son *Jardin des Rêves* de jadis.

*Daniel Valgraive* (Lemerre), par J.-H. Rosny, — peut-être la plus belle œuvre de l'auteur de la *Légende sceptique*.

*Là-bas* (Tresse et Stock), par J.-K. Huysmans, — curieux interviews d'un naturaliste curieux avec de singuliers aliénés.

*L'Ornement des noces spirituelles*, par Ruysbroeck l'Admirable, traduit du flamand par Maurice Maeterlinck (Lacomblez, Bruxelles).

*Poèmes et Ballades* d'Algernon Charles Swinburne, traduits par Gabriel Mourey (Savine). — Nous parlâmes de ce livre il y a un an bientôt.

A paraître dans les premiers jours de mai : *la Joie de Maguelonne*, mystère par A.-Ferdinand Hérold.

L'édition de luxe des cahiers d'André Walter est en vente à la librairie de l'Art Indépendant.

Le poème *Au tombeau d'Hélène* de M. Francis Vielé-Griffin, est annoncé par la *Wallonie*; ajoutons que cette revue publiera, sous peu, de curieux *Jeux parnassiens*.

\*  
\* \*

A la Société nationale de musique a été donnée la première audition d'un *quatuor* pour instruments à cordes, œuvre nouvelle de Vincent d'Indy. Il nous semble que le maître de *Wallenstein* et de la *symphonie sur un thème montagnard* a, sans rien perdre de sa science hardie et de son habileté créatrice, accru encore sa puissance méthodique et sa force d'émotion; le *quatuor* est une œuvre très belle : maintenant qu'est mort César Franck, du noble artiste qui put l'écrire on trouverait difficilement un égal; et il y a joie à penser que, dans une époque où certains osent manifester des *Mages*, d'autres vivent qui maintiennent de si hautaine manière l'honneur de la musique.

\*  
\* \*

Le « bénéfice Morice-Mendès » au *Théâtre d'Art* : le 26 mai. MM. Gaugin et Verlaine prêteront (!) l'appui de leurs hauts talents et de leurs difficultés matérielles à deux nobles ambitions trop longtemps sevrées des pures gloires. Nous professons trop l'admiration de l'art de Verlaine pour ne pas solliciter nos lecteurs à grossir la recette de cette soirée.

\*  
\* \*

*Dernière heure :*

Répondant à une délégation des *Ouvriers du vers*, qui s'était rendue au Luxembourg à l'occasion du 1<sup>er</sup> mai, M. Leconte de Lisle a admis en principe le vers de 8 pieds — l'Alexandrin restant facultatif — mais il a maintenu, avec une nouvelle énergie, que les vers de 1. 2. 3. 4. 5. 6. 7. 9. 10. 11 pieds *n'étaient pas des vers* — des applaudissements mêlés de huées ont accueilli ses paroles — que nous enregistrons à la hâte.

\*  
\* \*

M. Catulle Mendès, soucieux de ne pas laisser les lecteurs de l'*Echo de Paris* privés de poésie, après leur avoir offert exceptionnellement G. Rodenbach et E. Haraucourt, éprouve le besoin de rimer, avec moins de génie et plus de chevilles, si c'est possible, que feu M. de Banville, des odelettes sur des faits d'actualité, ou des sujets voluptueux, mais d'une sûre vacuité.

---

Le Gérant : J.-R. BOUTHORS.

CHEZ DIVERS ÉDITEURS

---

- PAUL ADAM. — *Les volontés Merveilleuses.*  
JEAN AJALBERT. — *En Amour.*  
MAURICE BARRÈS. — *Le jardin de Bérénice.*  
LÉON DIERX. — *Œuvres.*  
ÉDOUARD DUJARDIN. — *Antonia.*  
FÉLIX FENEON. — *Les Impressionnistes.*  
ÉMILE GOUDEAU. — *Poésies et romans.*  
F. HEROLD. — *Les Paéans et les Thrènes.*  
GUSTAVE KAHN. — *Les Palais Nomades.*  
JULES LAFORGUE. — *Œuvre.*  
GRÉGOIRE LE ROY. — *Mon cœur pleure....*  
MAURICE MAETERLINCK. — *Drames.*  
STEPHANE MALLARMÉ. — *Œuvres.*  
LOUIS MENARD. — *Les rêveries d'un payen mystique.*  
STUART MERRILL. — *Les Fastes.*  
EPHRAÏM MIKHAËL. — *Poésies.*  
OCTAVE MIRBEAU. — *Romans.*  
JEAN MOREAS. — *Poésies.*  
GABRIEL MOUREY. — *Flammes mortes.*  
FRANCIS POICTEVIN. — *Romans.*  
PIERRE QUILLARD. — *La gloire du Verbe.*  
ERNEST RAYNAUD. — *Les Cornes du Faunc.*  
HENRI DE REGNIER. — *Poèmes.*  
ADOLPHE RETTEL. — *Cloches en la nuit.*  
J.-H. ROSNY. — *Romans.*  
ALBERT SAINT-PAUL. — *Scènes de Bol.*  
JEAN E. SCHMITT. — *L'Ascension de N. S. J.-C.*  
FERNAND SEVERIN. — *Le con d'enfance.*  
JEAN THOREL. — *La Complainte humaine.*  
CHARLES VAN LERBERGHE. — *Les Fleureurs.*  
GEORGES VANOR. — *Les Paradis.*  
PAUL VERLAINE. — *Œuvres.*  
VILLIERS DE L'ISLE ADAM. — *Œuvres.*  
FRANCIS VIELLE-GRIFFIN. — *Poèmes.*  
T. DE WYZEWA. — *Notes sur Mallarmé.*

*Par suite d'un compromis consenti par l'auteur virtuel,  
d'une part, et d'autre part, par le public généreux  
mais obsédé*

NE PARAITRA JAMAIS :

L'HISTOIRE

DU

SYMBOLISME

PAR

Dogmaël Gloriodonte